

**L'ETHNOCARTOGRAPHIE. D'UNE CARTOGRAPHIE
D'INVENTAIRE A UNE CARTOGRAPHIE D'INVENTION**

CH. BROMBERGER*

Un mauvais genre?

Traitant de la cartographie ethnologique, R. Lowie écrivait en 1938: «Il est de mode de rire de cette méthode laborieuse mais son efficacité prophylactique reste inégalée». Cinquante ans après la mode n'a guère changé et l'«efficacité prophylactique» du genre est sérieusement controversée. Cartes et surtout atlas ethnologiques sont, le plus souvent, considérés comme des produits stériles, voire suspects. Pour beaucoup ils évoquent de vieux démons théoriques et conceptuels, que l'on fustige volontiers sans véritablement les connaître: le diffusionnisme de Graebner et ses *Kulturkreise*, celui de Wissler et ses aires culturelles comportant foyers et marges, l'anthropogéographie de Ratzel et ses régions ethnographiques, la stratigraphie et l'aréologie culturelles de l'école finlandaise de folklore. Sous la poussée du courant fonctionnaliste, postulant des analyses totalisantes et contextualisantes à petite échelle, les arguments critiques se sont multipliés; on a reproché, en particulier, à la méthode d'«aplatir» les faits en les emprisonnant dans le carcan d'un espace à deux dimensions, de figer des réalités complexes, variables, mouvantes, de reposer sur une conception atomistique de la culture; on a également reproché aux auteurs d'atlas un empirisme naïf, se concrétisant par une boulimie de thèmes et de points d'enquête, version académique de l'appétit des «Collèges de Cartographes», imaginés par Borgès, «levant une carte de l'Empire, qui avait le Format de l'Empire et qui coïncidait avec lui point par point». Les arguments pratiques n'ont pas manqué non plus pour alimenter la défiance: la réalisation d'un atlas ethnographique est une entreprise coûteuse, longue (requérant, en général, plus d'un quart de siècle, figure 1), endormant la créativité individuelle, effaçant les auteurs sous les faits, péché majeur dans un contexte où le sujet, cet «insupportable enfant gâté» selon le mot de Lévi-Strauss, se doit d'occuper le devant de la scène ethnologique. Bref, face à l'expression cartographique la vigilance critique du regard ne désarme pas, alors qu'elle s'exerce avec beaucoup plus de mansuétude sur le quotidien de la production ethnologique, le livre ou l'art-

Sigle	Pays concerné(s)		
ADS	Italie (Sardaigne)	ALEIC	France (Corse)
ADV	Allemagne	ASF	Suède
AEP	Portugal	ASV	Suisse
AER	Roumanie	ASLEF	Italie (Friul)
AESh	Albanie	ALV	Luxembourg
AF	Finlande	DAN	Danemark (projet)
AHL	Grèce	EA	Europe
AIS	Italie	EAJ	Yougoslavie
	Suisse méridionale	EAS	Tchécoslovaquie (Slovaquie)
ALEA	Espagne (Andalousie)		
		IRL	Irlande
		MNA	Hongrie
		NALF	France
		NVA	Belgique
			Pays-Bas
		OVA	Autriche
		PAE	Pologne
		URRS	Union Soviétique

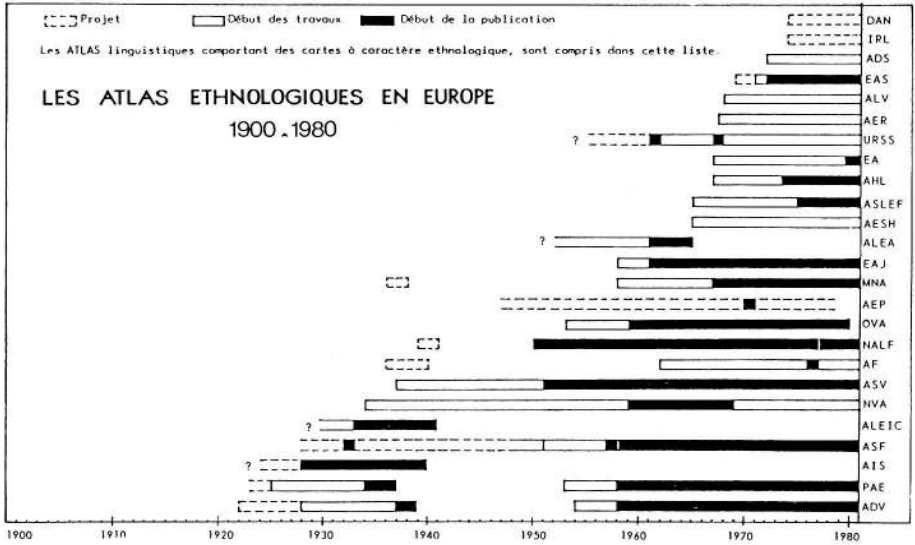


Fig. 1: Sigles désignant usuellement les principaux atlas.

Un examen des conditions historiques de l'émergence de la cartographie culturelle ne pourrait qu'aviver encore ces soupçons épistémologiques. Si l'on peut discuter de la pertinence ethnologique de la cartographie, on ne peut en nier les effets ethno-idéologiques immédiats ou diffus, intentionnels ou inintentionnels, sur la conscience collective. Faut-il citer le cas de la Roumanie d'aujourd'hui où l'on diffuse, «par dizaines de milliers d'exemplaires, dans tous les villages, des cartes historiques destinées à présenter l'ethno-génèse du peuple roumain à partir des Gètes, des Thraces et des Daces, afin de minimiser l'apport slave dans la formation historique» (Cuisenier, 1982-83: 192) du pays, ou plus simplement exhumer nos souvenirs communs d'écoliers intériorisant la carte nationale (avec, éventuellement, ses colonies) comme une sorte de paradigme du découpage de l'espace? Si la technique cartographique peut sembler neutre, rien ne l'est moins que les circonstances historiques de sa mise en oeuvre, en particulier dans le domaine sensible

de l'ethnologie. La plupart des entreprises ethnocartographiques ont pris corps dans des périodes d'affirmation de nouveaux états ou encore d'humiliation ou de revendications extra-territoriales. L'histoire, les objectifs, le cadre géographique assignés aux atlas portent l'empreinte -directe ou indirecte- de telles intentions qui s'affirmèrent surtout au lendemain des deux conflits mondiaux, et singulièrement dans les pays d'Europe centrale et orientale qui avaient gagné leur indépendance ou fait l'objet d'un remodelage géo-politique. Bornons-nous ici à quelques exemples dispersés qui témoignent de l'étroite imbrication entre l'histoire des «atlas» et celle des Etats, des projets nationaux ou des revendications nationalitaires: le rôle pionnier de la Pologne dans le domaine de la cartographie culturelle (Moszynski, 1934-1936), qui n'est sans doute pas étranger à l'histoire territoriale complexe de cette nation; le champ d'enquête, les objectifs que définirent les auteurs de *l'Atlas der Deutschen Volkskunde* (1928-1938): toute l'aire des pays et régions germanophones, la nature et l'extension des caractères nationaux traditionnels (*volkstum*), dont la mise en évidence devait favoriser une prise de conscience «jusque dans les lieux les plus isolés» de l'unité du peuple allemand (Harmjanz et Röhr, 1937); les projets d'atlas ethnologique, portant sur l'ensemble de l'aire finno-carélienne, qui suivirent la formation de l'Etat finlandais (voir Vuorela, 1976: 7-12); les cartes aux titres éloquentes publiées par Pullè en 1927: «Statistica delle prove di valore italiano: spirito militare e sacrificio di sangue», «Carta dell'italianità in Dalmazia»...; l'émergence des projets d'Atlas Européen (dans les années 30, dans la foulée des traités de conciliation, en 1953, quand l'idée européenne reprend corps); la prédominance d'atlas régionaux en Espagne et en Italie (Andalousie, Sardaigne...); la place que l'on accorde, dans ce Congrès organisé au Pays Basque, à l'ethnocartographie alors qu'on la confine dans une position marginale dans la plupart des rencontres anthropologiques. La distribution, l'inégal développement en Europe des entreprises «atlantistes», comme disent les italiens, reflètent en partie au moins la diversité des enjeux nationaux et régionaux que la Carte peut cristalliser et symboliser.

Les pièces versées au dossier de l'instruction des atlas ethnologiques ne manquent donc pas. Il faut les prendre en considération mais aussi éviter les mauvais procès, celui, par exemple, régulièrement intenté par les fonctionnalistes accusant les tenants de l'ethnocartographie de réifier des systèmes culturels et sociaux; ces derniers n'ont jamais prétendu expliquer le fonctionnement de tels systèmes, sachant qu'on ne peut utiliser un tourne-vis pour labourer un champ. Si l'on a noté, par ailleurs, sans complaisance, la perméabilité des entreprises cartographiques aux courants idéologiques du moment, un tel constat n'invalide pas la méthode elle-même mais éclaire les virtualités manipulatoires qu'elle recèle (en amont dans le choix des thèmes, du champ de l'enquête, des périodes-cibles, en aval dans l'exploitation des produits). Le vrai problème est ailleurs: une analyse spatiale des faits nous apprend-elle quelque chose? Est-ce un outil heuristique spécifique et irremplaçable? Le jeu -souvent austère- en vaut-il la chandelle -qui n'éclaire pas très haut selon la rumeur?

Méthodes et courants de l'ethnocartographie

Un bilan de la vingtaine d'atlas ethnologiques entrepris ou réalisés en Europe fait apparaître, au-delà d'une communauté des procédures mises en oeuvre, une singulière diversité des objectifs poursuivis.

Communauté de démarche d'abord. Toutes les opérations ethnocartographiques entreprises des années 1920 aux années 1960 reposent, idéalement au moins, sur les mêmes principes (voir, pour une synthèse, Wildhaber, 1972): le maillage systématique d'une aire, l'élaboration de questionnaires, la collecte uniforme des matériaux, un traitement typologique des données recueillies, une transcription cartographique à peu près toujours analytique, le plus souvent sous forme de symboles répartis par points (en raison du matériel cartographié: objets ou coutumes de formes différentes, de la priorité accordée aux phénomènes qualitatifs, de la couverture partielle de l'aire cartographiée: le «blanc» signifie l'absence d'informations). Les variantes techniques sont sans doute multiples; elles portent sur:

- la densité plus ou moins forte du maillage (23.000 localités, un point d'enquête par 27 km² dans *Atlas der Deutschen Volkskunde*, 387 points d'enquête, un par 107 km² dans *l'Atlas de Folklore suisse*, 416 «lieux-témoins», un par 725 km², dans *l'Atlas linguistique et ethnoyaphique de l'Italie et de la Suisse méridionale*, etc.), modulé, selon les entreprises (*l'Osterreichischer Volkskundeatlas*, par exemple), dans les zones présumées de plus grande différenciation ou de contacts culturels plus intenses;

- l'ampleur des questionnaires (portant sur environ 200 thèmes dans les atlas monumentaux classiques et se dédoublant en versions lourdes, pour les points d'enquête principaux, et en versions légères, pour les «lieux-témoins» secondaires);

- les formes de la collecte, effectuée par des spécialistes *in situ* (seule procédure garante d'une homogénéité des données et critère en aval de la qualité du produit), sur la base d'un matériel muséographique (tendance représentée surtout dans les pays scandinaves, où la tradition de conservation et d'archivage des données ethnographiques est fortement ancrée) ou par des correspondants, voire des écoliers requis pour scruter la mémoire de leurs grands-pères (formule retenue par les promoteurs de l'ADV, ayant abouti à la formation de la base de données la plus riche que l'on ait jamais constituée dans ce domaine mais dont l'hétérogénéité rendit problématique l'exploitation scientifique, voir Cox, 1982-83);

- une élaboration typologique plus ou moins schématique (types idéaux, formule retenue, par exemple dans l'Atlas finlandais, mais la tendance générale est à l'enregistrement et à la restitution des «minutiae», Bratnic, 1982: 9);

- une transcription cartographique plus ou moins lisible (comparer la carte des fonds de cuisine en France de Fèbvre-Maget en 1938 et ses nouvelles versions par Bertin en 1967, figure 2);

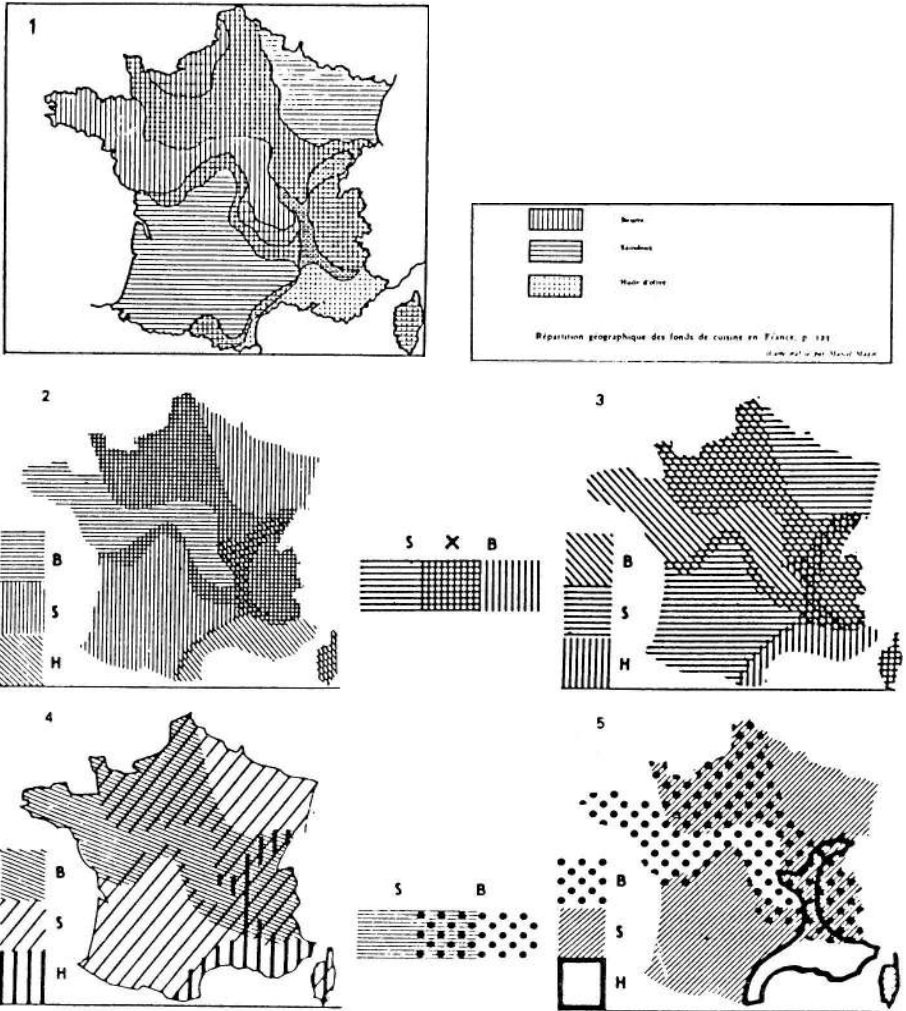


Figure 2: Différents traitements cartographiques de la distribution des fonds de cuisine en France (beurre, saindoux, huile d'olive).

a) carte 1 établie par Lucien Fèbre et Marcel Maget (1937)

b) cartes 2 et 3, essais cartographiques par Jacques Bertin qui les commente en ces termes: «il faut éviter» ces solutions (similaires à celles adoptées par Fèbre et Maget) «qui ne suggèrent pas la superposition en un même lieu du beurre et du saindoux, mais au contraire l'existence de nouvelles catégories» (*Sémiologie graphique*, 1967, p. 334).

c) cartes 4 et 5, Solutions graphiques du problème par Jacques Bertin. L'ambiguïté signalée pour les précédents essais n'existe plus: «Des grains différents (4) et (5) combinés avec l'orientation (4) ou avec la forme et une variation d'implantation (5) se sélectionnent et peuvent se superposer tout en restant parfaitement individualisés. C'est la solution graphique du problème» (*ibid.*).

- le recours dans quelques entreprises seulement (*OVA*, édition spéciale de l' *ASV*) au principe de la superposition, permettant de comparer la distribution de faits relevant de séries analytiques différentes.

Ces entreprises se signalent, par ailleurs, par un certain nombre de caractéristiques qui tiennent soit aux contraintes de la cartographie (aux «propriétés de l'ordre géographique», dirait Bertin, 1967: 286) soit à des orientations théoriques qui ont été consubstantielles au développement du genre:

- une gamme limitée de thèmes: quelques chiffres donneront une idée approximative des thèmes qui occupent le devant de la scène atlantographique. Sur 1052 cartes d'atlas ethnographiques européens (échantillon partiel mais qui reflète les grandes tendances), 25% traitent des techniques agropastorales, 21% de l'habitation, 9% de l'alimentation, 4% des techniques de fabrication, 4% du costume, 13% des fêtes calendaires et des coutumes qui s'y rattachent, 5% des croyances et des superstitions, 2% de la sorcellerie et de la magie, 2% de la musique et de la danse, 3% de l'organisation du travail (entraide agricole, division sexuelle des activités).. La plupart des atlas nous donnent ainsi l'image d'un homme européen rural enfermé entre les techniques et le folklore. Peu de cartes sont consacrées aux déplacements saisonniers (thème proprement spatial pourtant), aux comportements sociaux et politiques, à la parenté etc. Cette rareté ne tient pas seulement aux obstacles techniques que rencontre la représentation de thèmes complexes (les atlas autrichien et yougoslave contiennent des cartes très parlantes sur les échanges, la parenté, la division du travail...) mais surtout à une certaine conception, tributaire de la *volkskunde* allemande, de la culture et à des orientations théoriques particulières (le diffusionnisme, l'école des «mots et des choses», qui s'attachent d'abord aux objets et aux coutumes folkloriques);

- l'effacement des variantes sociales: comme le notent beaucoup d'auteurs (dont Delitala, 3 976: 9), les faits ethnologiques sont situés au carrefour de trois dimensions: l'espace, le temps, la stratification sociale. Les cartes ethnologiques ne font à peu près jamais apparaître les variantes sociologiques d'un phénomène à l'échelle d'une localité; notons cependant quelques exceptions remarquables, telles les cartes de l'Atlas d'Andalousie (cartes 656 et 657) sur les variations du type de toit selon le statut social du résident. Cette mutilation des faits tient aux contraintes de l'ordre géographique qui impose de privilégier la distribution spatiale des phénomènes ou encore aux difficultés d'établir les faits dans toute leur complexité dans le cadre d'une enquête extensive (fréquence et fonction du phénomène, diffusion sociale, ancrage temporel, etc.). Les auteurs de la seconde édition de l' *ADV*, conscients de ces problèmes, ont dû pondérer et contextualiser, après coup, au prix d'artifices complexes de méthode, les données recueillies pour la première version de cet atlas. Ces contraintes se doublent, dans un certain nombre d'entreprises, d'un pari fort discutable, la conviction que les sociétés «traditionnelles» forment des communautés homogènes, où un type de pratique, de coutume est représentatif d'un ensemble;

- une définition souvent insuffisante des échelles pertinentes de l'analyse des faits:
 - échelle temporelle: beaucoup de cartes présentent des données collectées auprès d'informateurs âgés comme des témoins d'une civilisation traditionnelle qui se caractériserait par sa continuité pluriséculaire; sur cette base leurs auteurs prétendent reconstituer des pans de la morphologie culturelle de l'Europe préindustrielle; cette insensibilité aux variations diachroniques au profit d'une «ethno-temporalité», celle des acteurs sociaux, qui reconnaît dans des objets ou des coutumes des modèles traditionnels ou immuables, est un des maillons faibles de certaines interprétations ethnohistoriques à partir de cartes de distribution synchronique (nous reviendrons plus précisément sur cette question de fond);
 - échelle spatiale: beaucoup d'atlas sont conçus comme des inventaires ou des dictionnaires, enregistrant les données les plus diverses qui sont toutes transcrites sur des cartes de même échelle et couvrant le même territoire. On y gagne en fixité des repères et en possibilités de comparaison mais on peut douter que tous ces thèmes se prêtent à un traitement spatial à échelle identique (est-il, par exemple, légitime de cartographier à la même échelle des pièces de costume dont les variations sont significatives dans un cadre micro-régional ou intervillageois et des types de matériel aratoire qui forment des séries contrastives sur de beaucoup plus vastes zones?). Par ailleurs l'espace à deux dimensions, «réfèrent universel», aplatit la variété des pratiques concrètes, et pertinentes pour l'ethnologue, de la distance et des trajets; s'établit ainsi une proximité artificielle entre des points que la difficulté des déplacements rend dans la pratique éloignés (les cartes automatiques à trois dimensions peuvent être un moyen pour dissiper ce «malentendu visuel»);
 - échelle taxinomique: il est particulièrement intéressant de cerner les processus de différenciation dans l'espace d'un même type général, ou, pour reprendre le vocabulaire de Leroi-Gourhan, sa fragmentation spatiale en «degrés du fait». Encore faut-il avoir pris le soin d'établir avec rigueur ces différents niveaux taxinomiques de saisie des faits (pour un conte, par exemple: le type, la séquence, la fonction, le motif stylistique, le nom du héros, voir Ténèze, 1982-83);
- une transcription cartographique souvent rebutante: que beaucoup de cartes ethnologiques soient difficilement lisibles, comportent trop de variables pour répondre aux exigences de clarté et de sélectivité des signes postulée par la sémiologie graphique (voir Bertin, 1967: 324-325) ne tient pas seulement à des problèmes techniques mais à la complexité des faits ethnologiques. On a beau jeu d'opposer la clarté des cartes statistiques où les différences quantitatives, regroupées en classes hiérarchisées, s'expriment par des figurés de surface d'intensité progressive, à l'opacité des cartes de distribution qualitative où les faits comportent des variantes, sont plus ou moins attestés, en essor ou en voie de régression, etc. En fait si la cartographie pose des problèmes aux ethnologues, l'ethnologie doit aussi en poser aux cartographes. Un exemple donnera la mesure de ces difficultés: le système imaginé par Fortier-Beaulieu (fig. 3) pour rendre compte avec précision de la re-

<i>CARTOGRAPHIE-CODE DES SIGNES</i>					
	<i>Coutume signalée comme étant en honneur</i>	<i>Régression de cette coutume</i>	<i>Epoque la plus rapprochée de la disparition de la coutume</i>	<i>Epoque plus éloignée de la disparition de la coutume</i>	<i>Epoque la plus éloignée de la disparition de la coutume</i>
<i>Coutume généralement suivie</i>					
<i>Variante de cette coutume</i>					
<i>Autre variante de cette coutume</i>					
<i>Coutume généralement suivie</i>					
<i>Variante de cette coutume</i>					
<i>Autre variante de cette coutume</i>					
<i>Coutume généralement suivie</i>					
<i>Variante de cette coutume</i>					
<i>Autre variante de cette coutume</i>					

Figure 3: Un exemple du système de symboles élaboré par P. Fortier-Beaulieu pour cartographier la variation d'une coutume et sa régression. (avec la courtoisie du Musée des A.T.P., Paris).

présentativité d'un phénomène: symboles différents selon les variantes, la vitalité, la régression, la date de régression de telle ou telle coutume. Système d'une extraordinaire précision mais qui perd en lisibilité ce qu'il gagne en richesse documentaire. Pour pallier ce type de problème, sans sacrifier aux fonctions essentielles de la cartographie (l'enregistrement et la communication), on établira successivement des *cartes de travail*, présentant chacune un fait relevant d'un niveau taxinomique et d'une période donnés, et des *cartes de synthèse* (fruits d'une interprétation et d'une simplification sur la base d'une comparaison entre cartes analytiques). C'est, par exemple, le parti pris par les promoteurs de l'Atlas Ethnologique de Slovaquie qui ont élaboré plusieurs milliers de cartogrammes analytiques expérimentaux, dont la confrontation a permis l'édition de quelques cartes de synthèse (fig. 4).

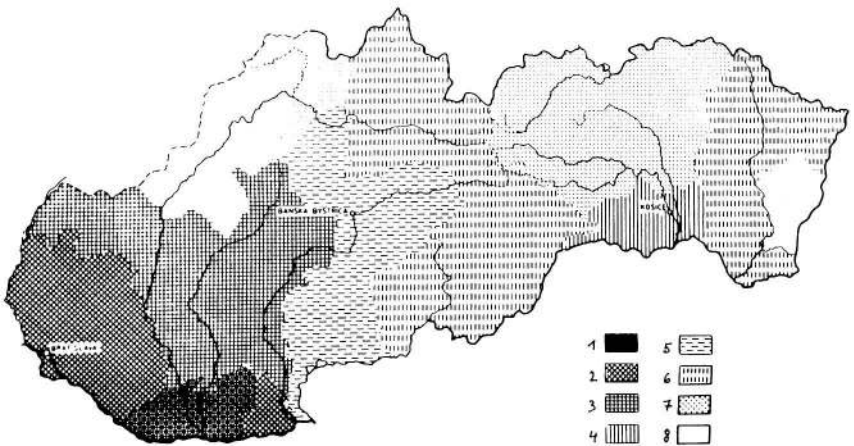


Figure 4. L'introduction du machinisme agricole en Slovaquie (situation en 1895) (*Slovensky narodopis*, vol. 31, tome 2, 1983, p. 286). Exemple de carte automatique, synthèse de cartogrammes analytiques préalables. Les figures les plus foncées indiquent les zones de plus forte diffusion du machinisme agricole.

Mais une fois posés et même résolus ces problèmes de méthode, la question majeure demeure ouverte: à quoi cela sert-il? Tous les auteurs s'accordent bien pour reconnaître qu'une carte ou un atlas n'est jamais une fin en soi, mais un *outil*; c'est là une rengaine (Bratanic, 1982: 9; Claval et Wieber, 1969: 7; Wildhaber, 1972: 482); et presque tous s'accorderaient encore avec Bratanic 1978: 101) pour voir dans une carte ou un ensemble de cartes ethnographiques «*a scientific half-product*», fournissant des matériaux simples ou complexes, établis rigoureusement et appelant une interprétation. Mais un outil pour découvrir quoi, pour poser quel type de problèmes, pour suggérer quel genre d'interprétation? Ici les réponses sont moins claires, en tout cas moins unanimes, révélant la diversité des objectifs poursuivis.

Distinguons schématiquement quatre grandes tendances qui ne sont, au demeurant, pas exclusives:

- une tendance *pragmatique* selon laquelle la cartographie ethnologique est un moyen efficace (en amont) de collecter, d'archiver, d'indexer des données, d'en présenter (en aval) la distribution spatiale. Cette cartographie «minimum» n'a d'autre prétention que de dresser un constat, d'offrir «un instrument de sommation synoptique» (Maget, 1953: 194), d'être «the quickest, simplest and clearest way to get an objective idea of the traditional cultures» (Bratanic, 1978: 101), d'établir sans ambiguïté des faits, sans que le jeu, souvent trouble, de la parole ne dissimule les incertitudes de l'information. La logique est ici celle de l'inventaire, du dictionnaire, du thesaurus; ni problématique affichée, ni hypothèse de départ: la liste des questions et des thèmes pourrait être étendue à l'infini. L'atlas est alors conçu comme une mémoire artificielle, cumulative (on peut y intégrer de nouvelles données), offrant une gamme de matériaux homogènes et comparables, garantie que ne présentent pas les études ponctuelles menées en ordre dispersé. A feuilleter cependant les atlas, on se pose souvent la question de la nécessité du recours à la cartographie quand il s'agit avant tout de constituer systématiquement des archives.

- Une deuxième tendance, très largement répandue et rappelant les origines du genre ethnocartographique, pourrait être qualifiée *d'aréologique*; la cartographie est alors considérée comme un moyen d'établir un constat différentiel, de délimiter rigoureusement des ensembles micro ou macro-culturels (aires culturelles ou unités subculturelles), de repérer des isolats, de définir, selon l'expression de Van Gennep, des zones folkloriques, ou encore de dresser, selon les termes de Bromlej (traduits par Bratanic, 1982:9), «an ethno-areal-typology». Si cette ambition est partagée par de nombreux auteurs, peu d'entreprises cependant la mènent à terme: l'établissement de frontières culturelles à partir de la superposition des traits. La rareté de ce type de synthèse tient à deux séries de facteurs: la non congruence des frontières, dès que l'on dépasse le stade des grandes coupures géoculturelles (sur la complexité de ces mécanismes voir, par exemple, Guilcher, 1981: 47; Niederer: 1982-83); la difficulté de quantifier des différences qualitatives pour déterminer des frontières hiérarchisées. Dans ce dernier domaine c'est incontestablement du côté de la dialectologie quantitative (dialectométrie) qu'il faut chercher les avancées les plus marquantes; les travaux de Séguéy (1973 a, 1973 b) visant à calculer la distance dialectale entre les lieux d'enquête (matrices dialectométriques), à établir, sur cette base, des seuils principaux et secondaires de différenciation et enfin à tracer des frontières hiérarchisées, ont ouvert le champ à toute une série de recherches quantitatives sophistiquées qui ont pour but de mesurer les variations dialectales (établissement des «maxima ou minima de connectivité entre les points d'un réseau», voir notamment Goebel, 1981). Ces méthodes, qui ont été parfois transférées dans le domaine de l'ethnologie (voir un exemple de ce type de tentative ethnométrique fig. 5), butent cependant sur certaines limites; le principe de base de cette démarche est l'«isocratie» qui pose tous les traits considérés

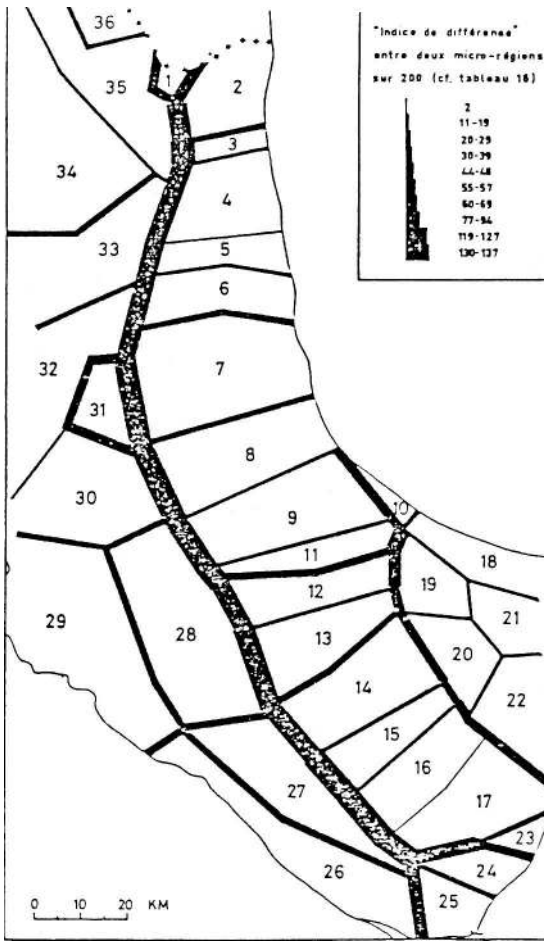


Figure 5. Ethnométrie des différences culturelles dans le Tâlech iranien (d'après M. Bazin, *Le Tâlech, une région ethnique au nord de l'Iran*, Paris, A.D.P.F., 1980).

comme équivalents (Goebel, 1981: 356); il faudrait de multiples pondérations pour rendre compte du poids différenciateur relatif de ces traits, poids, au demeurant, fort variable selon le point de vue que l'on privilégie, celui de l'observateur extérieur (point de vue «etic») ou celui de l'indigène (point de vue «emic»). Si, par ailleurs, l'aire culturelle offre un cadre pertinent de comparaison -synchronique et diachronique- des phénomènes (une sorte de garde-fou du comparatisme), on aurait tort d'associer automatiquement cette notion à celle de groupe ethnique. L'aire culturelle, telle qu'on la conçoit généralement, est le produit de traits de différenciation -formant une série ouverte- que révèle une analyse substantiviste et contrastive des faits. La conscience de l'appartenance ethnique s'exprime, elle, à travers une gamme limitée de traits, reconnus et retenus par les usagers comme symboles

d'identité et d'altérité; alors que l'aire culturelle est ancrée dans la longue durée, l'ethnicité est un phénomène beaucoup plus mouvant, s'affirmant différenciellement selon les contextes, les stratégies, les situations. Bref, sans entrer ici davantage dans le détail, on aurait tort de réduire le fait ethnique à la constellation de traits qui permettent de définir une aire culturelle (voir Tapper, 1988).

- Une troisième tendance, elle aussi consubstantielle aux théories qui ont formé le substrat du genre, vise à présenter ou à reconstituer des phénomènes de *diffusion ou d'évolution*. Parmi ses tenants, on distinguera avec Voskuil (1982-83: 105) des «minimalistes» et des «maximalistes».

Pour les premiers, il s'agit de montrer par la cartographie la diffusion ou l'évolution, chronologiquement situées (sur une base historique écrite, orale, iconographique), d'un phénomène particulier; dans ce cas, la carte est soit le résultat soit le point de départ d'une recherche ethno-historique, la carte n'étant pas considérée comme un moyen suffisant d'interprétation. Les atlas suisse, autrichien, finlandais fournissent de cette démarche prudente de remarquables exemples: diffusion de la coutume du sapin de Noël des zones alémaniques vers les régions romandes et italiennes de la Suisse (fig. 6), de l'*adventkranz* en Autriche, des formes coopératives de meunerie en Finlande, etc. Ces exemples sont remarquables, non pas seulement en raison des informations cartographiées, de la précision diachronique, de la pondération des données selon la fréquence des phénomènes mais parce qu'ils illustrent, par une représentation *spatiale* (la carte) un processus dont *une* des composantes (la diffusion) est proprement spatiale.

Pour les seconds, diffusion et évolution sont aussi les préoccupations majeures mais il ne s'agit plus de les représenter mais de les reconstituer, à une tout autre échelle spatiale et temporelle, en faisant de la carte de distribution synchronique un moyen de reconstruction d'une histoire culturelle qui nous échappe en raison de l'absence de documents écrits. Le pari est ambitieux et passionnant; il repose sur quelques axiomes qui forment l'ossature des méthodes diffusionnistes et historicistes: la conversion des relations dans l'espace en relations dans le temps, la propagation des innovations, à partir de centres bénéficiant d'une conjoncture favorable, vers des marges, ce processus de diffusion ondulatoire pouvant être contrarié ou, au contraire, accentué selon qu'il pénètre des «régions reliques» ou des «régions avancées» (Trotzig, 1943). La découverte, sur la base d'une carte statique, de «peculiar latent historical dynamics» (Bratanic, 1978: 106), est l'objectif majeur poursuivi par les tenants de la méthode cartographique depuis le début du siècle (Graebner, Nordenskiöld, Solymossy, etc) et, plus récemment, par les initiateurs (Zender, Bratanic) de l'*Atlas Ethnologique de l'Europe*. Un tel projet, en particulier quand on l'applique à des «sociétés chaudes» comme celles de l'Europe, se heurte à de sérieuses difficultés. En premier lieu, si l'on souhaite reconstituer les grands mouvements historico-culturels qui ont façonné tel pays, région ou continent, quel matériel d'analyse va-t-on retenir? La réponse conventionnelle est d'isoler des objets et des coutumes traditionnels, qui, éventuellement, n'appartiennent pas à la même séquence chrono-

FRAGE 78

Weihnachtsbaum

Wann ist der Weihnachtsbaum Brauch geworden ?

Legende:

- ▲ vor 1900 allgemein
- △ vor 1914/18 allgemein
- △ nach 1918 allgemein
- häufig
- + selten
- nicht vorhanden

P. GEIGER

Arbre de Noël
 Quand la coutume des arbres
 de Noël s'est-elle établie?

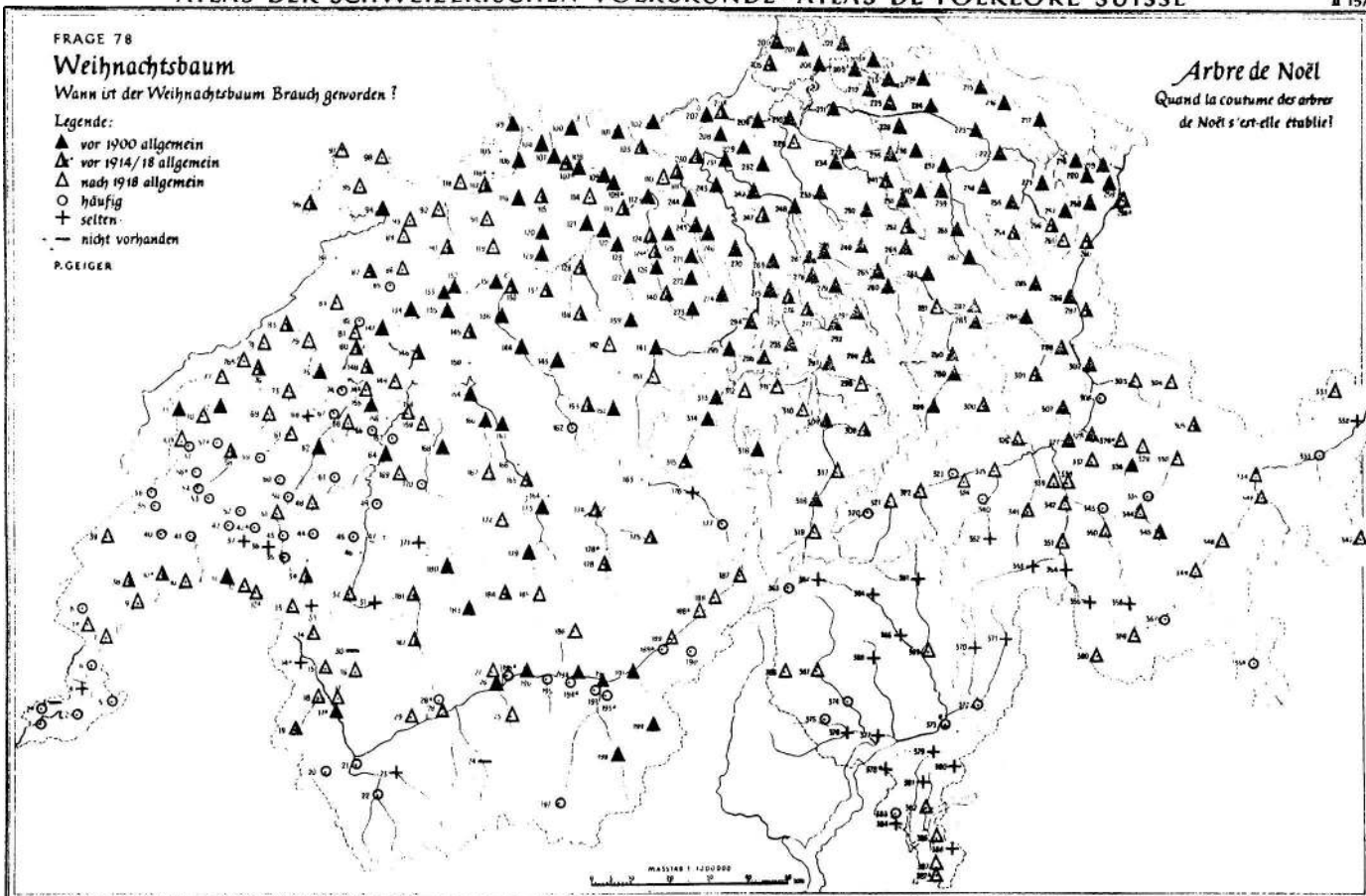


Figure 6. La diffusion de la coutume de l'arbre de Noël en Suisse.

logique mais témoignent d'un même état (préindustriel) de civilisation (pour asseoir cet artifice de méthode Bratanic, 1978: 104-105, utilise la notion Kroeberienne d'intégration descriptive ou conceptuelle des faits), l'idée sous-jacente -et fort discutable- étant que ces faits traditionnels offrent l'image d'une morphologie culturelle qui n'a guère bougé à travers les siècles. En second lieu, quelles leçons historiques peut-on légitimement tirer d'une carte de distribution des formes culturelles? Sans doute dans un certain nombre de cas des indices de courants de diffusion mais les conclusions auxquelles on peut aboutir demeureront le plus souvent fragiles si l'on néglige les rapports forme-fonction-contexte. Un exemple parmi tant d'autres, emprunté à J. J. Voskuil (1982-83) fera clairement, et peut-être trop caricaturalement, apparaître les limites d'une reconstitution historique sur une base uniquement cartographique. Un trait remarquable dans l'ouest de la Hollande est le contraste «traditionnel» entre des constructions en bois dans le nord-ouest (au nord d'Amsterdam) et des constructions en briques, attestées depuis le XVIème siècle, dans le sud-ouest. Il faudra attendre le XXIème siècle pour que le nord adopte le modèle de la maison en briques. Sur la base de ces données et d'un examen de la distribution des *formes* que serait-on amené à déduire? Que le nord-ouest est une région relique, sur laquelle a buté, pendant des siècles, une innovation émise à partir d'un centre géo-culturel plus prospère et dynamique. Ce serait là une conclusion bien paradoxale quand on sait que la région du nord d'Amsterdam est aux XVIème et XVIIème siècles une des plus riches d'Europe, distante seulement d'une cinquantaine de kilomètres du «sud innovateur». En fait, ces différences dans la distribution des matériaux ne s'expliquent ni par des «contraintes» naturelles (les deux régions sont dépourvus de bois) ni par le blocage d'un processus de diffusion mais par des facteurs socio-économiques. Dans le sud la construction en briques a été un moyen pour les paysans -qui étaient fermiers- de pérenniser leur installation et leurs droits d'exploitation; dans le nord, habité par des paysans libres et tourné vers la mer, «la motivation manquait pour pétrifier sa maison» (Voskuil, 1982-83: 113); la maison la plus valorisée était en bois à l'image des navires. La carte de distribution fait ici surgir un problème mais elle n'offre en elle-même aucune solution conforme aux axiomes diffusionnistes pour le résoudre. Elle peut suggérer des hypothèses mais ne dispense nullement d'une reconstitution ethno-historique circonstanciée, faute de quoi, pour reprendre les termes de Voskuil, on risque de faire «marcher les formes culturelles comme des armées» et d'aboutir à «une cartographie d'Etat-Major».

- Une dernière tendance, plus récente, mais déjà présente dans les travaux des années 1930, cherche, à partir d'une carte ou d'un ensemble de cartes, à cerner des corrélations organiques entre des propriétés, des traits, des institutions attestés dans un même lieu ou dans une même région; on postule que la coexistence de traits en une même zone de l'espace peut être un indice de relations structurelles entre ces traits. On peut parler ici de cartographie *problématique*, puissant outil heuristique quand la démarche s'entoure des précautions nécessaires. C'est le cas quand la méthode est mise à profit pour

cerner, dans un espace donné, la co-occurrence de variantes reliées fonctionnellement entre elles. Ainsi c'est sur la base d'une carte de distribution que Parain (1937) met en relation les méthodes d'égrenage (battage au fléau, foulage, dépiquage...), les variétés de céréales cultivées, les usages de la paille dans les différentes régions françaises; c'est sur la même base que j'ai établi les liens entre formes de toit, matériaux de couverture, techniques de séchage du riz, usages de la paille comme fourrage supplétif, élevage bovin dans la province iranienne du Gilân (Bromberger, 1986). C'est aussi, en partant d'une analyse cartographique, que d'importants progrès ont été effectués dans la connaissance des systèmes familiaux en France: dans la foulée des travaux fondamentaux d'Yver (1966), des auteurs comme Le Roy-Ladurie (1972), Mendras (1976) ont établi des corrélations entre formes de coutumes successorales et types de groupes domestiques; c'est encore sur cette même base que des sociologues ont mis en évidence des correspondances entre appartenance régionale, pratique religieuse, comportements politiques (Isambert et Terrenoire, 1980; Vergneault, Bertrand et Bertrand, 1982). Deux écueils pourtant dans ce galop enthousiaste. D'une part, la cartographie n'est qu'un moyen parmi d'autres pour faire apparaître des corrélations, et insuffisant à lui seul pour en apprécier la pertinence; paradoxalement, et l'exemple mérite sans doute d'être médité, l'entreprise ethnographique qui, sur le plan mondial, a apporté la plus grande contribution à la saisie de corrélations n'a d'atlas que le nom. C'est l'*Ethnographic Atlas* de Murdock, tables de données corrélées avec profit par Murdock lui-même et ses continuateurs (par exemple, Driver et Schuessler, 1967) ou lointains (par exemple, Centlivres *et al.*, 1977) et qui n'a pas donné lieu à une exploitation cartographique. Voici, d'autre part, plus grave: la superposition de cartes peut aboutir à des manipulations d'autant plus crédibles qu'elles revêtent l'apparence de l'objectivité et de l'objectivation graphique. Dans un récent essai, au demeurant stimulant, un historien et un statisticien tentent ainsi de démontrer, sur une base cartographique, les relations entre formes de structure familiale, d'une part, et comportements les plus variés (diffusion du socialisme, alcoolisme, sociabilité, tendance au suicide, etc., etc.), de l'autre. Un examen critique de la démarche (voir Tréanton, 1984) montre que ces explications réductrices et unilatérales reposent sur une série d'opérations hautement sujettes à caution: le rejet des cartes et des données qui ne vont pas dans le sens de l'hypothèse, l'absence, dans certains cas, de représentativité des faits cartographiés ou encore l'hétérogénéité chronologique des données comparées. Une fois de plus, la co-occurrence de traits dans un même espace peut être un indice de relations structurelles entre ces traits, une source d'hypothèses, de questions, en aucun cas un argument d'autorité à soi seul pour des explications unilatérales.

Il est décidément difficile de dresser un bilan des travaux ethnocartographiques tant on balance entre l'intérêt, archivistique et heuristique, que présentent ces entreprises et les obstacles théoriques et pratiques auxquels ils se heurtent. Entre l'inventaire et l'invention -qui risque de tourner à la fiction- la marge est étroite. Ne l'est-elle pas d'ailleurs dans les autres genres

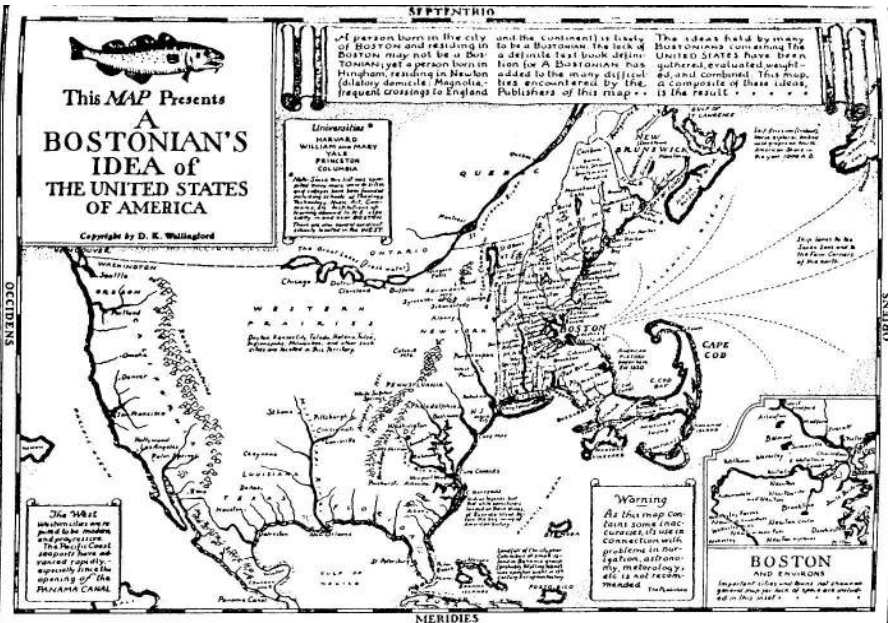


Fig 1.9 The Bostonian's View of the United States

Figure 7. Tirée de Gould et White, 1974.

ethnologiques? Dans le domaine de l'invention cartographique, une piste devrait être davantage explorée par les ethnologues, celle menant à la connaissance des cartes mentales (Gould et White, 1974; Downs et Stea, 1977; Brody, 1983) des acteurs sociaux. Il s'agit là d'un secteur de l'anthropologie cognitive encore trop peu développé, faisant ressortir, par exemple, les frontières qu'assignent les individus à leur «pays» ou à leur région (frontières éminemment variables selon leur position dans l'espace et dans la société); l'anamorphose permet de rendre compte de façon très parlante de ces représentations spatiales indigènes (fig. 7). Une voie féconde pour l'ethnocartographie serait la comparaison entre les frontières culturelles, telles que les révèlent les discours des usagers (point de vue *emic*) et celles que livre l'analyse classique des «indicateurs aréologiques» (point de vue *etic*). Cette confrontation entre la façon dont les hommes se situent dans l'espace et la manière dont les objets et les institutions les situent dans l'espace, permettrait d'évaluer la pertinence relative, dans la pratique sociale, de traits que les analyses classiques juxtaposent sans les hiérarchiser. Moyen de connaissance ethnologique des espaces régionaux, la cartographie peut être aussi un moyen de représentation des modes de connaissance, par les individus, des espaces qui les environnent.

REFERENCES

- BERTIN, J.,
Sémiologie graphique, les diagrammes, les réseaux, les cartes, Paris, Gauthier-Villars, 1967.
- BRATANIC, B.,
 Ethnological cartography and Atlases, in CUISENIER J. (éd.), *Europe as a cultural area*, Paris, Mouton, 1978 (pp. 95-122).
- BRATANIC, B.,
Concerning the work on the Ethnological Atlas of Europe and its Bordering Countries, Communication au deuxième congrès de la S.I.E.E.F. (Suzdal, U.R.S.S.), 1982, (12p.), (multig.).
- BRODY, H.N.,
Maps and dreams, Harmondsworth, Penguin, 1983.
- BROMBERGER, C.,
 Habitat, architecture et société rurale dans la plaine du Gilân, Paris, UNESCO, 1986.
- CENTLIVRES, P.
 et al., Adam et Eve après le jardin d'Eden, *Cahiers de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Neuchâtel*, n° 1, 1977
- CLAVAL, P. et WIEBER, J.C.,
 La cartographie thématique comme méthode de recherche, *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, Cahiers de géographie de Besançon, n° 18 et 19, Paris, Les Belles Lettres, 1969.
- COX, H. L.,
 Le traitement informatique des données en ethnographie, in *L'Ethnocartographie en Europe, Technologies, Idéologies, Pratiques*, vol. 4, n° 1 à 4, 1982-83 (pp. 263-282).
- CUISENIER, J.,
 La cartographie ethnologique au Musée des Arts et Traditions Populaires, in *L'Ethnocartographie en Europe* (pp. 191-226).

- DELITALA, E.,
Etnocartografia in Europa: Rassegna degli Atlanti nazionali, *Bolletino del Repertorio e dell'Atlante Demologico Sardo*, n°7, 1976, (pp. 5-69).
- DOWNES, R.M. et STEA, D.,
Maps in minds, New-York, Harper and Row, 1977.
- DRIVER, H.-E. et SCHUESSLER, K.,
Correlational analysis of Murdock's 1957 Ethnographic Sample, *American Anthropologist*, vol. 69 n°3.
- GOEBL, H.,
Éléments d'analyse dialectométrique (avec application à l'AIS), *Revue de Linguistique Romane*, t. 45, n° 179-180, 1981 (pp. 349-420).
- GOULD, P. et WHITE, R.,
Mental maps, New-York, Pelican Books, 1974.
- GUILCHER, J.-M.,
Régions et pays de danse en Basse-Bretagne, *Le Monde Alpin et Rhodanien*, n° 1, 1981 (pp. 33-47).
- ISAMBERT, F.-A. et TERRENOIRE, J.-P.,
Atlas de la pratique religieuse des catholiques en France, Paris, CNRS et Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1980.
- LEBRAS, H. et TODD, E.,
L'invention de la France: atlas anthropologique et politique, Paris, Le livre de Poche, collection Pluriel, 1981.
- LEROY-LADURIE, E.,
Système de la coutume, Structures familiales et coutume d'héritage en France au XVIème siècle, *Annales E. S. C.*, t. 27, n°4-5, 1972 (pp. 825-846).
- MAGET, M.,
Guide d'étude directe des comportements culturels Paris, CNRS, 1963.
- MENDRAS, H.,
Sociétés paysannes, Paris, A. Colin (Coll. U), 1976.
- NIEDERER, A.,
L'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale et l'Atlas de Folklore suisse, in *L'Ethnocartographie en Europe* (pp. 43-54).
- MOSZYNSKI, K.,
Atlas Kultury lodowej w Polsce, Krakov, 1934.
- MURDOCK, G.P.,
Ethnographie atlas, Pittsburgh, University of Pittsburgh, 1967.
- PARAIN, C.,
Les anciens procédés de battage et de dépiquage en France, in: *Travaux du premier congrès international de folklore, Paris (23-28 août 1937)*, Tours, Arrault et Cie, 1938 (pp. 84-91).
- PULLE, F.-L.,
Italia, genti e favelle: disegno antropologico linguistico, Turin, Bocca, 1927 (3 vol. et 1 atlas).

- SEGUY, J.,
La dialectométrie dans l'Atlas linguistique de la Gascogne, *Revue de Linguistique Romane*, t. 37 (pp. 1-24) (1973 a).
- SEGUY, J.,
Notice explicative. Complément au volume VI de l'Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne, Paris, CNRS 1973 (1973 b).
- TAPPER, R.,
Ethnicity, order and meaning in the anthropology of Iran and Afghanistan, in *Le fait ethnique en Iran et Afghanistan*, Paris, CNRS, 1988 (pp. 21-34).
- TENEZE, M.-L.,
Cartographie et conte populaire, problèmes de méthode et pistes d'analyse, in *L'Ethnographie en Europe* (pp. 119-131).
- TREANTON, J.R.,
Faut-il exhumer le Play? Ou les héritiers abusifs, *Revue Française de Sociologie*, XXV, 3, juil.-sept. 1984 (pp. 458-483).
- VERGNEAULT, F., BERTRAND, H. et BERTRAND, J.,
Matériaux pour l'histoire religieuse du peuple français, XIXème-XXème siècles, d'après des esquisses laissées par Fernand Boulard... Paris, E.H.E.S.S., F.N.S.P. et C.N.R.S., 1982.
- VOSKUIL, J.J.,
Les limites de la méthode cartographique, in *L'Ethnographie en Europe* (pp. 105-116).
- VUORELA, T.,
Suomen kansankultürin Kartasto: vol. 1; Aineellinen Kultuuri, Helsinki, 1976.
- WILDHABER, R.,
Folk atlas mapping, in DORSON, R. (éd.), *Folklore and Folklife, an introduction*, Chicago, The University Chicago Press, 1972, (pp. 479-496).
- YVER, J.,
Egalité entre héritiers et exclusion des enfants dotés. Essai de géographie coutumière, Paris, Editions Sirey, 1966.